

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles**

Band (Jahr): **11 (1877)**

Heft 9

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} septembre 1877.

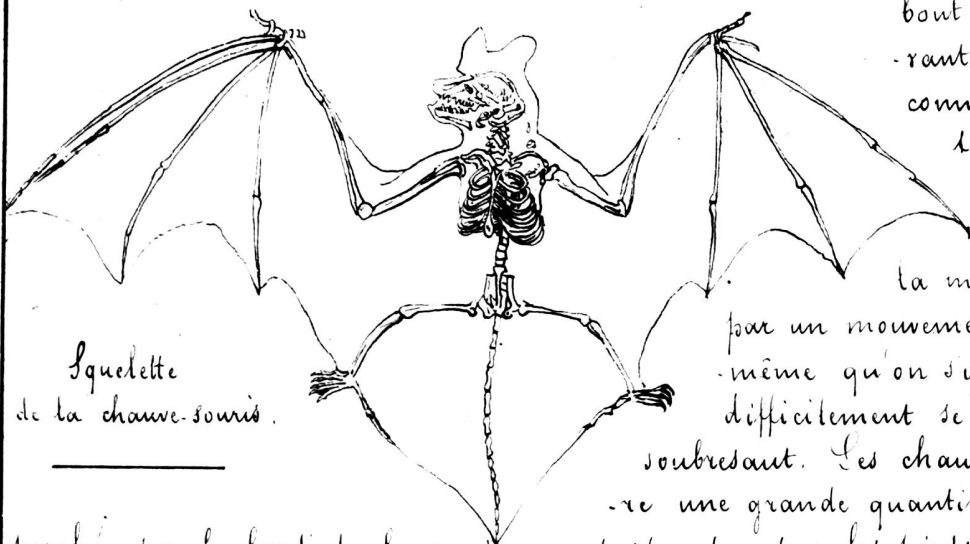
Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Penitencier à Neuchâtel.

Notre petite chauve-souris.

C'est bien à propos de ces êtres singuliers, que l'on peut admirer combien la Nature est variée dans ses créations; elle est même parfois, en apparence, si bizarre, que bien des gens n'éprouvent que de la terreur ou de l'aversion vis-à-vis de certains animaux du reste très inoffensifs. Il en était bien ainsi de notre chère petite protégée: « Oh! la vilaine bête », nous disait-on, comment osez-vous la toucher? Tuez-la vite! — Nous pouvons rire de ces préjugés, ou nous indigner de cet esprit destructeur; mais avouons toutefois que ces idées sont assez naturelles; car, au premier abord, rien n'est plus difforme et repoussant, que notre élève; c'est une masse informe de poils, de membranes et de crochets. La manière dont elle fut découverte le prouve. Par une belle et chaude journée d'été, notre petite voisine Berthe, gentille fillette de deux ans, attira notre attention sur une tache noirâtre, appliquée au bas de la muraille de la maison, elle la montrait du doigt, d'un air de dégoût, en répétant les monosyllabes que les petits enfants, et leurs mamans, emploient pour désigner une saleté quelconque. Nous reconnûmes une jeune chauve-souris, parvenue presque à son complet développement, mais incapable de voler; nous découvrîmes plus tard qu'elle avait eu un accident à l'aile. Nous prîmes la pauvrete dans la main, et l'apportâmes chez nous. Alors nous pûmes admirer à notre aise ce petit minois éveillé, ces brillants yeux noirs, ces oreilles ouvertes, ces deux rangées de mignonnes dents blanches, ce pelage si fin, si doux, et enfin ce merveilleux appareil de membranes, qui relie les doigts de la main et les quatre membres, et qui sert d'ailes.

Ce carnassier en miniature n'est pas à craindre, comme ces terribles rongeurs, dont on lui a donné le nom; la souris a ces quatre redoutables longues dents, qui distinguent son ordre, et qui peuvent faire une déchirure dans nos chairs; il n'en est pas ainsi de notre chiroptère, dont la faible mâchoire est ornée de dents semblables aux nôtres, mais si microscopiques, qu'elles ne feraient pas d'impression sur notre grossier épiderme. On peut donc sans crainte prendre le Pespertilio dans la main. Notre individu était, si nous ne faisons pas erreur, une chauve-souris commune: *Pespertilio murinus*. Mais il s'agissait de le nourrir. Sa première nourriture fut du lait, qu'il prenait soit par gouttes, au





Squelette
de la chauve-souris.

bout d'un fil, soit en le bu-
rant au bord d'une cuillère,
comme nous buvons à la
tasse. Puis vinrent les
mouches, que nous lui
offrions vivantes, avec
la main, et qu'il saisissait

par un mouvement si brusque, que, lors-
même qu'on s'y attendait, on pouvait
difficilement se défendre d'un léger
soubresaut. Les chauves-souris doivent détrui-

re une grande quantité d'insectes ailés, car,

perchée sur le bord de la main ou suspendue par les pieds au rebord de sa boîte, notre petite amie, avalait d'une soirée une quarantaine de mouches, et faisait son dessert d'une grosse phalène, qu'elle grignotait avidement, avec un plaisir et un empressement visibles. Chose remarquable, elle refusait invariablement les papillons de jour, n'ayant pas même l'air de croire que ce fut de la nourriture. C'était une joie de tous les soirs, d'entendre l'appel de notre prisonnière; car, au crépuscule, elle grattait à l'ouverture de sa prison pour être sortie. Elle aimait alors à se promener dans la chambre, ou au jardin; mais elle avait surtout l'air de se plaire dans la main, où elle venait volontiers chercher son repas.

Tous fûmes très chagrinés, d'apprendre par un livre d'histoire naturelle, que ces petits chasseurs nocturnes n'ont jamais vécu plus d'une quinzaine de jours en captivité. Hâtons-nous de proclamer notre innocence à l'endroit de cette privation de liberté, dont souffrait notre petit ex-rottiguer; nous avons essayé plusieurs fois de lui faire prendre son vol dehors, au crépuscule du soir; nous avons aussi cherché à le faire retrouver de ses parents, en le posant seul au jardin, à l'heure à laquelle le vieux couple quittait son gîte derrière la "chape", pour commencer ses évolutions sinuées et saccadées autour de nos pruniers; mais tout fut inutile, notre enfant trouvé nous resta. Nous réussîmes à prolonger sa paisible existence bien au-delà du terme fatal, car ce petit bijou d'enfant gâté vécut avec nous trente-quatre jours. Temps trop court encore pour notre amitié; aussi le décès de notre pauvre petit hôte, nous causa-t-il un grand chagrin. Une tombe liliputienne fut érigée dans un petit enclos, qui, dès lors, est resté couvert de fleurs.

Voilà l'histoire, qu'avaient à vous raconter

Un père et ses enfants.

Gleurier, 31 mai 1877.



La réunion annuelle du Club jurassien a eu lieu au Creux-du-San le 24 juin dernier. Une seconde assemblée aura lieu dans le courant du mois de septembre.

Migration des plantes par le chemin de fer.

Parmi les plantes, il y en a qui restent obstinément attachés au lieu qui les a vu naître et ne veulent pas s'en écarter, si bien que quand on essaie de les transplanter, même en enlevant la motte de terrain dans lequel elles sont enracinées, on les voit dépérir et enfin mourir de nostalgie au bout de peu d'années. D'autres au contraire ont un goût très prononcé pour les voyages et vont gaiement se promener par le monde. Les unes ont des graines légères pourvues d'aigrettes plumées que le vent emporte par monts et par vaux et qui germent là où la fin de l'orage les a laissées, d'autres voyagent par eau au gré des courants, ou bien se laissent emporter par les oiseaux dans leurs migrations périodiques. Enfin, il y en a qui voyagent en chemins de fer : Tel est le *Lepidium draba* L., qu'on n'avait jamais aperçu en Suisse avant l'établissement des railways. On l'a d'abord rencontré près de la gare d'Olten, puis près de celles de Bex et de Sion, et maintenant il apparaît, çà et là, un peu partout où il y a des lignes ferrées. Il y a quelques années que j'en ai vu quelques pieds à Auvernier, et l'année passée une superbe touffe sur le chemin de Beauregard à Neuchâtel. Ce printemps, il y en avait une certaine quantité au pied d'un mur à la sortie d'Auvernier du côté de Neuchâtel. Malheureusement ces pauvres émigrées ont des ennemis acharnés dans la personne des cantonniers qui considèrent que le premier de leurs devoirs est de maintenir les routes propres, et sous ce prétexte extirpent sans pitié tous les végétaux qui viennent s'établir sur le bord des chemins, avec l'intention charitable d'embellir et d'égayer le lieu ordinaire de passage des êtres humains. Ces pauvres petites plantes feraient cependant bien plaisir à l'œil lorsqu'on chemine sur la route qui poudroie entre deux murs qui réfléchissent les rayons du soleil.

Quoi qu'il en soit, il reste à expliquer comment le *Lepidium draba*

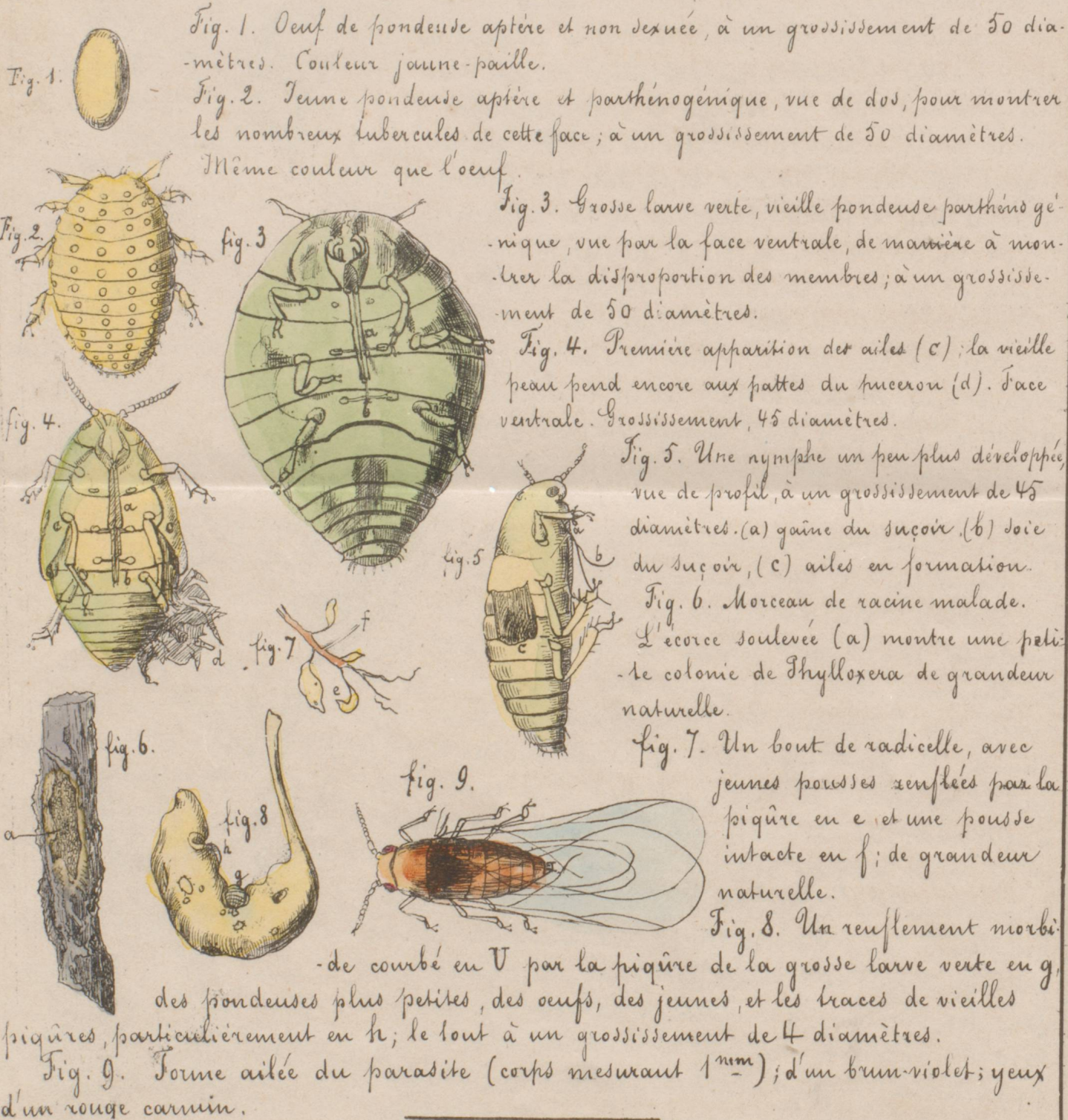


s'y prend pour prendre le train, car ses petites graines sont lisses et en apparence dépourvues de tout moyen de s'attacher aux ballots ou aux véhicules : C'est un problème qui reste à résoudre.

Corcelles, juillet 1877.

Dr. Paul Morthier.

Phylloxera vastatrix. Le puceron de la vigne. D'après les dessins de Mr. le Dr. Victor Jatio.



Club Erguel. Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs la création d'une société de jeunes naturalistes dans le vallon de St-Jmier. Une première séance a eu lieu le 24 juin dernier au pied des ruines d'Erguel. Cette société deviendra une section du Club jurassien.